

se tuait d'inquiétudes et de veilles.... aucun moyen de lui faire entendre raison. J'ai dû prendre un parti violent. J'ai fait entrer l'enfant dans une pension, à deux lieues de Toulouse....

— Dans une pension ? interrompit la marquise, un enfant de cinq ans !

— Il est bien jeune, il est vrai, reprit M. de Livry rouge de confusion ; mais, dans cette pension, l'air est excellent, de très bons professeurs, et puis, sa mère le voit tous les deux jours.

— Ferdinand, dit froidement la marquise, je n'ai qu'une chose à vous dire : jusqu'au jour de votre entrée à l'école militaire, vous ne m'aviez jamais quittée.

On sait trop quelle eût été la réponse du jeune comte, si dans ce moment la porte du petit salon dans lequel se passait cette scène ne se fût ouverte avec fracas. En même temps cette porte livra passage à une jeune et jolie femme d'environ 25 ans, d'une mise fort élégante, mais peut-être un peu excentrique. La nouvelle venue s'écria avec pétulance et étourderie en se jetant au cou de Pauline :

— Pardon si j'ai forcé la consigne, mais je n'ai pu résister à mon impatience.... Cette chère Pauline, je la retrouve donc encore ! Ah ! je rends grâce à Dieu qui m'a inspiré l'idée de m'arrêter à Toulouse en revenant des eaux de Bagnères, où je m'ennuyais à périr, puisqu'il me permet ainsi d'embrasser mon ancienne et ma meilleure camarade.

— Son ancienne camarade ! murmura la marquise en se penchant à l'oreille de son fils, qui, pâle, muet, interdit, semblait frappé de la foudre, que veut dire cette dame ?

— Ma mère, répondit Ferdinand d'une voix à peine articulée, je vous expliquerai cela plus tard.

— Ah ! reprit la marquise en se frappant la tête, j'y suis. Cette dame a sans doute été élevée à la maison royale de Saint Denis avec Pauline.

— Peut-être.... Non pas.... je ne sais, balbutia le malheureux Ferdinand.

— Vous ne savez, mon fils !.... mais vous ne connaissez donc pas cette dame ?

— Au même instant la nouvelle arrivée s'écriait :

— Ah ! monsieur le compte de Livry, vous voilà tout confus, et je devrais vous en vouloir de ne m'avoir pas même fait part de votre mariage ; mais, vous le savez, je suis sans rancune, moi ; allons, remettez-vous, je vous permets de m'embrasser.

POESIE.

HYMNE AU SOLEIL.

Astre vivifiant ! source pure et féconde
De lumière et de feu ; phase embrasé du monde,
Toi qu'aux bords mexicains on priait à genoux,
Soleil ! verse à mon front ton éclat le plus doux !
Soutiens à ta hauteur les forces de mon âme ;
Brille, et découvre-moi les trésors de ta flamme.
Quand tu romps au matin le silence des cieux,
Et gravis lentement l'horizon radieux,
Les monts, à ton aspect, courbant leur tête altière,
Paraissent s'abaisser sous ta vive lumière.
De leurs flancs parfumés l'encens pur et nouveau
Vient célébrer du jour l'immuable flambeau.
Pour toi, le firmament semble un champ de victoire.
Qui t'a donné tes feux ? qui t'a donné ta gloire ?
Roi ! qui t'a couronné d'éclairs étincelants,
Diadème immortel, fait de rayons brûlants ?
Apprends moi les secrets de cette nuit profonde
D'où quelque grand pouvoir voulut tirer le monde.
Qui t'a créé ? réponds. Alors existais-tu ?
Celui qui fut toujours, Jéhovañ, l'as-tu vu
Quand d'atômes brillants il remplissait le vide
Et soufflait sur les mers une éternelle ride.
Lorsqu'il peuplait les airs de corps harmonieux,
Fit d'un regard d'amour improvisait les cieux ?
Redis-moi sa grandeur, redis-moi sa colère
Et du mal enfanté le terrible mystère.
D'où viennent nos soupirs ? qui mêle en notre cœur
Le trait de la souffrance à l'élan du bonheur ?
D'un œil intelligent nous mesurons l'espace
Où ce Dieu t'a marqué la plus brillante place ;
Et le compas en main nous cherchons dans les airs
De mondes infinis les mouvements divers.
D'où nous vient cette ardeur ? d'où nous vient cette audace,
Ce désir de savoir, qui jamais ne se lasse ?
Sais-tu pourquoi notre âme, avide d'inconnu,
Demande un horizon que nul mortel n'ait vu ;
Et pourquoi s'élançant au-delà de nous-mêmes,
Elle aime à s'égarer dans les sphères suprêmes ?
Atômes orgueilleux !... et nous heurtions, hélas !
Les écueils que la vie amène sous nos pas !
De nos pieds voyageurs secouant la poussière,
Nous brûlons de plonger dans les flots de lumière.
Pour nos vastes pensers l'avenir est sans bords :
L'esprit pour le saisir semble quitter le corps.
Quel être, contemplant la sagesse profonde,
Les lois d'ordre et de paix qui régissent le monde,
N'a dit à son auteur, par un cri douloureux :
Pourquoi donc, ici-bas, suis-je seul malheureux ?
Sur nos champs émaillés d'une riche poussière
Le ciel répand au loin la force et la lumière ;
Mille voix, s'unissant par un heureux accord,
Dans un hymne immortel semblent braver la mort :
La brise, d'un soupir effleure la verdure ;
Tout s'émeut, tout se trouble au sein de la nature ;
Et moi, je sens, je vis, j'ai des flammes au cœur,
Et je souffre !.. Oh ! je veux et j'aurai du bonheur !

Silence ! infortuné ! courbe ta jeune tête.
Celui qui d'un regard peut calmer la tempête,
Et qui donne à l'oiseau pâture et chant d'amour,
Veut t'accorder aussi ce pain de chaque jour !
L'espoir est comme un germe au fond de toutes choses ;
Sur ton âpre sentier tu trouveras des roses ;
Oui ! le mystère est tris-é, attendons le réveil :
Dieu nous réserve à tous des instants de soleil.